

les bahuts du rhumel

LES ANCIENS DES LYCEES DE CONSTANTINE

LETTRE CHÂTELAIN HISTORIEN
MÉCÈNE ACADÉMICIEN EXILÉ

UN AUTRE DUC D'AUMALE

Il y a exactement cinquante ans, en 1942, notre bahut devenait le lycée d'Aumale de Constantine. Hommage était ainsi rendu à celui qui, dès l'âge de quinze ans, recevait, en 1837, en guise d'étrennes, le grade et l'uniforme de sous-lieutenant : le duc d'Aumale, quatrième fils du roi Louis-Philippe, duc d'Orléans, qui devait, entre 1840 et 1848, écrire une des plus belles pages de l'histoire de l'Algérie.

Qui ignore encore qu'il « n'avait d'autre ambition que d'être le quarante-troisième Bourbon tué sur le champ de bataille » ?

Qui ne se souvient des termes de la lettre qu'il adressa au général Bugeaud, lui demandant de « ne pas oublier son régiment quand il y aura des coups à recevoir et à donner » et de la réponse qu'il reçut : « ...Je vous ferai votre juste part de fatigues et de dangers ; vous saurez faire vous-même votre part de gloire ».

Et c'est bien ce qu'il fait sur tous les champs de bataille et notamment à Taguin, dans le Sahara, où il surprend et saisit cette cité mobile et

fuyante : la smalah d'Abd-el-Kader.

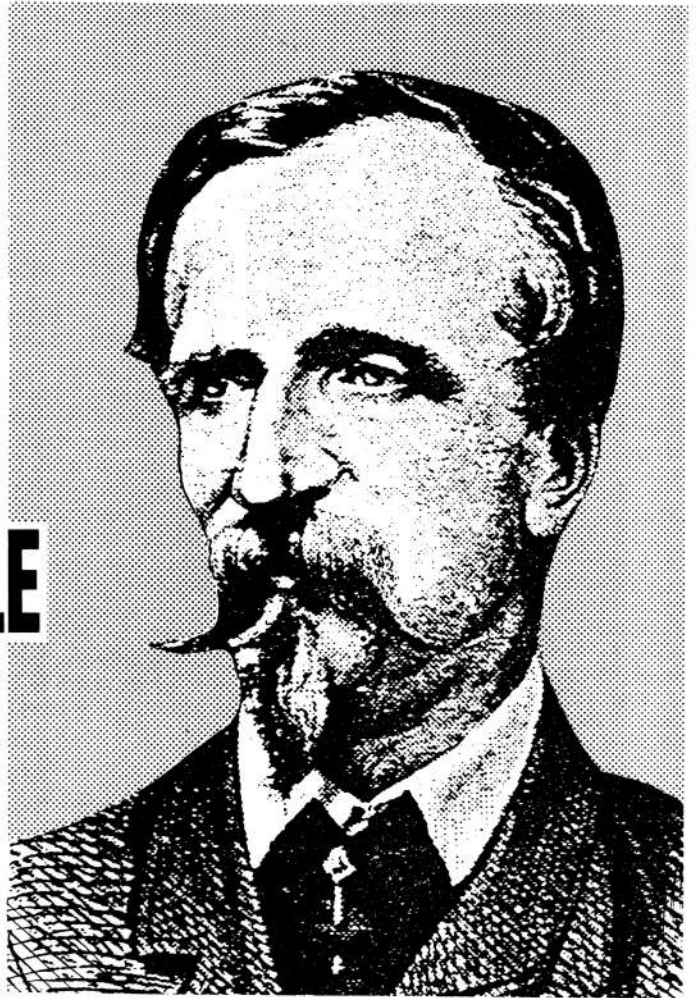
C'est ce qu'il fait encore, de 1843 à 1844, comme commandant de la province de Constantine, en dégageant Batna et Biskra.

C'est ce que fait, enfin, ce grand soldat devenu gouverneur général de l'Algérie, pendant les quelques mois qui le séparent de son premier et long exil en Angleterre, après la révolution de février 1848.

C'est là qu'il adopte pour devise : « J'attendrai ». Les Français, eux, n'eurent pas à attendre longtemps pour découvrir un autre duc d'Aumale : l'écrivain, le lettré, le mécène.

L'esquisse historique est le premier genre auquel il s'exerce. « Les zouaves et les chasseurs à pied » (1855) constituent le prolongement naturel des premiers écrits militaires du duc d'Aumale sur la campagne d'Algérie. Il y souligne ses préférences pour ces fantassins français qui ont fait si longtemps la force de nos armées et pour cette infanterie qui compte

• Suite page 8



HENRI D'ORLEANS DUC D'AUMALE (1822-1897)
QUATRIEME FILS DE LOUIS-PHILIPPE ROIS DES FRANCAIS

100 FRANCS

DARE DARE ! Que les retardataires oublieux, négligents ou distraits se hâtent de régler leur cotisation annuelle de 100 F à notre trésorier (et à lui seul) Louis Cartoux 190, av. Marc-Sangnier 83110 Sanary-sur-Mer. Merci de leur promptitude à s'acquitter de ce dont ils sont redevables à l'Amicale.

INCITATIONS EDITORIALES

Filles de Laveran
Où est le jeune temps
De votre adolescence ?...
Alternance de cours
— Français, grec, géo, sciences,
Maths, gym, langues, dessin,
Chant, histoire, latin —
Et « récré » dans la cour.

Filles de Laveran
Où est votre mémoire ?
Au creux de quelque armoire,
Entre deux grands draps blancs ?
Dans un fond de tiroir
Où des clichés jaunis
De Belle au Bois-Dormant
S'entassent, racornis ?

Filles de Laveran,
Retrouvant cette image
De vos jeunes visages
Alignés sur trois rangs,
Restez-vous muettes
A parler d'autrefois,
A raconter vos joies,
Vos études, vos fêtes ?...

Filles de Laveran,
Cessez votre paresse !
Renaissance la jeunesse
A cou de cygne blanc,
Cheveux fous, sages tresses,
Teint de lait, balle rousse
Et sourire emperlant
Vos espiègles frimousses.

• Suite page 7

LE 9 OCTOBRE : ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

Cinquante camarades méridionaux sont déjà inscrits pour les retrouvailles des 9, 10 et 11 octobre dans l'Orléanais, et Michel Sadeler espère que les Septentrionaux et les Franciliens seront au moins le double au moment où se tiendra l'assemblée générale du samedi 9, entre 9 h 30 et 11 h 30. L'ordre du jour est copieux, mais l'horaire prévu pour les débats sera respecté. Suivra le périple à la découverte d'un terroir prestigieux dont on sait que les escales seront — outre Orléans — Châteaudun-sur-Loire, l'abbaye Saint-Benoît où sont vénérées les reliques du patron de l'Europe, Sully, Chambord, Cheverny, Gien, Briare. Belle occasion de réviser — sur le terrain — ce que nous enseignaient, il y a un demi-siècle, nos professeurs d'histoire-géographie. Avec autorisation de bavarder en aparté sans risquer un exil en salle de permanence, voire deux heures de retenue le jeudi suivant. José Torasso attend impatiemment l'inscription des ultimes hésitants ou retardataires, accompagnée du chèque de 1 000 F (plus 30 F de frais de dossier). Ses coordonnées : « La Seiglière » 877, chemin de Tardianou 13190 Allauch, et son numéro de téléphone : 91.05.28.07. Jusques au revoir... en foule !

• DECES

Nous apprenons avec peine le décès de :

- Lucien BORG, 70 ans, le 25 décembre 1992, à Toulouse; moins d'un mois après sa mère Mme Paul BORG née Anna Boussard, âgée de 101 ans.
- M^r Guy BIRON, 68 ans, le 8 janvier 1993, à Lille; époux de Gillette Perrier; père et beau-père de Brigitte et Patrice Cros, Joëlle et Yves Alexandre, Dominique et Pierre Albagnac; grand-père de Claire, Juliette, Alexia, Véronique, Anne-Sophie, Vincent, Xavier, et Jérôme.
- Lucien VITTEL, 72 ans, le 16 janvier 1993 à Beauchamp; fils de Mme Georgette Ferrandi; époux d'Hélène née Miqueux; père de Jean-Charles et Christian; grand-père de Bruno et Stéphanie.
- Louis ISNARD, 72 ans, le 10 mars 1993 à Toulon; époux de Josyane; père de Philippe, et de Mme Saint-Jean.

A tous ceux qu'afflige le deuil, nous exprimons nos condoléances et disons notre amicale compassion.

• MARIAGE

Nous apprenons, avec joie, le mariage, à Nice, le 20 février 1993, de Jacqueline CROCHET et Charles CARMAGNOL.

Tous nos vœux de bonheur et nos cordiales félicitations.

• M. HARTZ. — Quelqu'un — mais je ne me rappelle pas qui — m'a demandé si je pouvais lui procurer le "Petit Livre" de M. Loup. A l'époque, je l'ai cherché en vain parmi les trésors de ma bibliothèque. Or, je viens de le redécouvrir, et même en deux exemplaires que je me ferai un grand plaisir d'offrir à qui a envie de retourner en sixième. Adresse : 6, av. Saint-Exupéry, 13008 Marseille.

les bahuts du rhumel

- Michel Sadeler
Le Chenonceaux III
boulevard de Paris
83200 Toulon
Tél. 94.24.39.12.
- Jean Benoit
440, route de Vulmix (A 36)
73700 Bourg-Saint-Maurice
Tél. 79.07.29.31 et 86.92.60.70
- TRÉSORIER :
Louis Cartoux
190, avenue Marc-Sangnier
83110 Sanary-sur-Mer

L'ÉDELWEISS - 79.07.05.33

PROMOTION FÉMININE...

Aux alentours de 1925, c'était une promotion, pour une fille, de passer du vieux local de la rue Clemenceau — qui mit plus de trente ans à émigrer sur le Coudiat — au non moins antique établissement de la rue de France : l'entrée dans cet austère bâtiment, c'était vraiment un début d'*émancipation féminine*, le premier pas vers l'Université, et surtout l'affrontement avec le monde masculin. Fortement, me hante la mémoire des êtres et des choses.

La lumière de printemps qui inonde la classe, le quadrille des poussières et des insectes bourdonnants dans le rayon de soleil, le ravin, la passerelles, le rocher et sa couronne de pins, qui pénètrent par la baie, tandis que nous abordons le chapitre des sensations... Ce ciel, ce ciel si bleu, par dessus les pins et les toits !

La rumeur de la pittoresque rue Thiers monte jusqu'à nous — pas encore surmergée par les pétarades de moteurs. Parfois, l'odeur des beignets en train de frire ou des brochettes grésillantes nous apporte des nouvelles du dehors. Et cette impression proustienne est plus vive à mes sens qu'alors.

Autant que les coléreuses interventions du savant et original Lucien Hauvet, la poigne redoutée du proviseur Callot, le rigide enseignement d'Henri Bonnet, ou les sarcastiques et brillants exposés de Fernand Braudel (aujourd'hui " du " Collège de France).

Les êtres, pourtant, sont plus flous que les choses : la complexité des caractères ôte à leur souvenir cet aspect définitif et heureux des lieux de l'adolescence. Il y a les " arrivés " et les " oubliés ", les disparus aussi (déjà ! souviens-toi que tu es poussière !) Et tous ceux qu'on retrouve avec joie — la joie d'un lambeau de jeunesse raccroché — dans un entrefilet de presse, sur un écran de télévision, dans une carte, un faire-part, ou, tout bonnement, au coin d'une rue !

Cher vieux lycée, je ne puis oublier, moi, que tu m'as offert la plus grande joie : celle de trouver en tes murs le compagnon de ma vie, celui sur les pas duquel j'ai réglé mon pas et avec qui, la main dans la main, j'ai parcouru un grand bout de chemin.

M. DEVAUD (1958).

... ET RETOUR AU BERCAIL



ÉPREUVE

Des certitudes lumineuses de l'école primaire, on ne passait pas sans surprise, aux complexités de la flexion verbale latine. Sur ce passage, avait beau veiller un homme aimable, à la corpulence débonnaire, M. Faugère — un ancien du lycée — la version du vendredi soir était, pour beaucoup d'entre nous, une terrifiante épreuve. Il ne fallait pas s'attarder à quelque jeu au sortir de la classe, à 16 heures, si l'on voulait finir dans la soirée le devoir à remettre le lendemain matin. Le souvenir des heures fiévreuses et solitaires passées devant quelque fable de Phèdre — que le brave homme n'hésitait pas à nous donner dès les premières semaines — me poursuit encore dans ma carrière de romaniste sans cesse penché sur les textes de la recherche historique.

Jules PAOLI (1958).

... quelques années plus tard, ce fut le retour au bercail. Dotées désormais d'un professeur de philosophie bien à elles, les « grandes » du lycée de jeunes filles — n'ayant plus à nomadiser entre les deux établissements — suivirent tous leurs cours « intra muros ». Voici celles de 1938-39 (de haut en bas et de gauche à droite) : Eliane Mattéoli, Elise Pietri, Marie-Ange Duchamp, Mlle Foulquier, Madeleine Vivarié, Marie Vicaire, Renée Guillou ; puis Gillette Hannoun, Paule Sultan, Yolande Melki, Suzanne Domalain, Andrée Romy.

• PRECISION.— Le prix de l'ouvrage de notre condisciple Janine de la Hogue « Mémoire écrite de l'Algérie » est 152 F.

UN BULBE ABSURDE ET MYSTÉRIeux

Entre « tout corps plongé dans un liquide... » et « le carré de l'hypoténuse est égal... », en passant par les cas d'égalité des triangles ou le « plus grand commun diviseur », nous avons été nourris, au cours de nos études lycéennes, de principes, formules, théorèmes et autres postulats qui ont jalonné notre parcours scolaire.

Pour moi, trois de ces formules apprises par cœur se distinguent du lot parce que je les aime bien !

La première de ces formules à avoir ma faveur vient des physiciens qui parlent des conditions « idéales » de température et de pression, c'est-à-dire zéro degré et sept-cent-soixante millimètres de mercure !

Pour les 760 millimètres de Hg, passe encore, cela ne me dérange pas trop ; mais pour le zéro degré, c'est peut-être « idéal » pour les physiciens — d'ailleurs, j'ai souvent constaté qu'ils avaient l'air froid — mais moi, je ne me vois pas vivre constamment à cette température « idéale » et je préférerais qu'elle le soit moins !

La deuxième de ces formules, c'est la loi de l'attraction universelle, dite loi de Newton : « Les corps s'attirent en raison directe de leur masse et en raison inverse du carré des distances qui les séparent ». Ça c'est la trouvaille des trouvailles, la merveille des merveilles, d'autant plus que la formule semble ne pas s'appliquer seulement — et heureusement pour nous, êtres humains — aux corps célestes qui sont un peu loin de nous, mais aussi à ceux qui nous entourent dans notre vie quotidienne, et vers lesquels nous nous sentons attirés !

Que d'amour, et partant que de joies, pourrait-on dire en paraphrasant ce bon La Fontaine !

Quant à la troisième formule qui me séduit, elle est d'ordre anatomique et physiologique. Il s'agit — telle qu'elle était énoncée dans notre livre de sciences naturelles (on dirait aujourd'hui de « biologie »), le Boulet et Obré que nous avions en classe terminale — il s'agit donc de « l'entrecroisement moteur des fibres sensitives au niveau du bulbe rachidien ».

Là, je suis profondément intrigué ! A quoi bon cet entrecroisement de fibres ? Mystère !

Pourquoi donc l'hémisphère gauche du cerveau doit-il correspondre au côté droit du corps, et inversement ? En quel honneur ? Celui qui a inventé ou décidé cela ne s'est-il pas moqué du monde ? Ou alors a-t-il voulu, en s'amusant, affirmer et illustrer le principe qu'il vaut mieux ne pas faire simple quand on peut faire compliqué ?

Somme toute, notre cerveau aurait été, volontairement ou non, placé à l'envers dans la boîte crânienne, et le bulbe rachidien interviendrait alors pour réparer cette idée aberrante, car il aurait été peut-être trop difficile de remettre l'ensemble du cerveau dans le bon sens !

En poussant l'aberration un peu plus loin, on pourrait — pourquoi se gêner ? — imaginer un individu qui aurait un double « entrecroisement moteur des fibres sensitives » dans son bulbe rachidien, de telle sorte que le second entrecroisement annulant l'effet du premier, chaque hémisphère correspondrait à son propre côté !

Et en poussant encore plus loin, on pourrait imaginer — là encore, pourquoi se gêner ? —

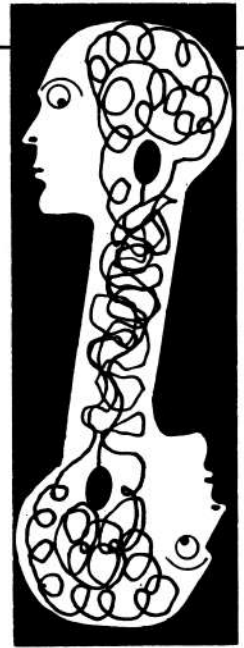
une véritable tresse d'entrecroisements qui, à l'image d'une tresse de têtes d'ails, aboutirait au cerveau, et qui, selon le nombre pair ou impair de torsades, ferait que l'on ressentirait peut-être sur la jambe droite le coup que l'on aurait reçu sur la jambe gauche ! Curieux, non ?

C'est à ce jeu que je m'amusais en classe de philo, lorsque j'ai découvert l'étrange magie de cette formule dans notre livre de sciences naturelles !

Au-delà de ce cas de figure, tout devient délirant : de quoi dire qu'on a le cerveau non pas à l'envers comme tout le monde, mais sérieusement « dérangé », et on n'aurait peut-être pas tous les torts de le penser !

Sacré bulbe rachidien !

Fernand MAMO.



ABÉCÉDAIRÉTRO

- LES LETTRES A B C D E F G H ONT PARU DANS LE NUMERO 5

I comme IMPARFAIT DU SUBJONCTIF... Pourquoi, nos bons maîtres, fallait-il que "La grammaire, qui sait régenter jusqu'aux rois, et les fait, la main haute, obéir à ses lois, voulût que vous nous tracassassiez avec cette conjugaison à consonnances de réglisse, de fougasse, de flûte, d'acier, d'omoplates, d'orgeat, de percussions, de Pèr'Lustucru et de ballets russes... dont n'usaient plus — déjà — que les acteurs en peplum ou perruque bouclée de la Tournée des Villes d'Or et des Amis de Carthage, quand, en matinée scolaire — en dépit de l'accent circonflexe dont l'imparfait du subjunctif lui faisait un bouclier fragile et quelque peu cabossé — le vieil Horace exigeait que son traître de fils mourût...

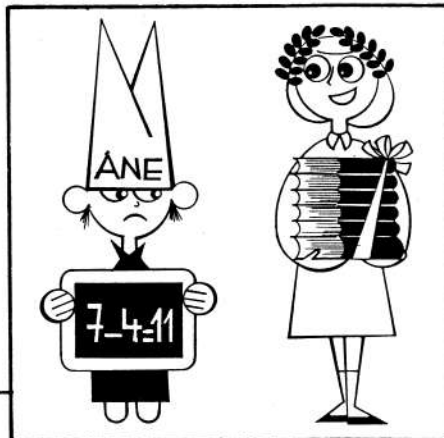
J comme JEUDI, jour J de la grande récréation hebdomadaire... merveilleux jeudi patriarcal, mille fois préférable au patriarcal dimanche si morne et si empesé. Sous l'œil des indulgentes mamans, on s'en allait jouer (au square, au Chalet des Pins, à la ferme Cabeau), sauter des ruisseaux, grimper aux arbres, se gaver de brioches ou de pains au chocolat. Puis rentrer, le soir, mains et jambes tatouées de glorieuses égratignures, front endolori

d'une bleissante bosse, avant d'aller au lit, rêver qu'on s'endormait... jusqu'au jeudi suivant

K comme KILOMÈTRE ou KILOGRAMME, qu'on multipliait facilement en déca, hecto, myria, méga ; ou qu'on réduisait aussi aisément en déci, milli, micro ; avant d'opérer la conversion en stère, litre, are, cube, tonne, quintal... Merveilleux système métrique ! Si harmonieux pour nos cervelles cartésiennes ! Si simple face aux jours, heures, minutes, secondes, degrés, nœuds et autres unités de temps ou d'angles héritées des callendes grecques, parmi lesquels seul le grade n'était par rétrograde.

L comme LAÏQUE GRATUITE ET OBLIGATOIRE, au souvenir de Jules Ferry, de ses rouflaquettes en oreilles de cocker et de son empire colonial aujourd'hui réduit à néant. On disait non pas l'école "communale", "primaire" ou "publique", mais "l'école laïque", car il convenait de la différencier de l'école des sœurs de la Doctrine Chrétienne chez lesquelles on étudiait sous le regard du crucifix, ou de l'école Jeanne d'Arc où des enseignants parfois tonsurés exigeaient qu'on récitât la prière avant de résoudre les mêmes problèmes de robinets que dans les écoles d'Etat.

M comme MORALE. On apprenait — par cœur, comme toujours — des adages, des préceptes, des maximes, qui constituaient souvent la conclusion d'une histoire éducatrice, et qui seraient le credo du futur citoyen de la République une et (alors) indivisible. Certains apparaissaient, dans un cadre, sur le mur de la classe. Un seul hante encore ma mémoire, riche de noblesse mais bien peu mis en pratique, hélas ! "Du haut en bas de l'échelle sociale, l'exemple est la plus belle forme de l'autorité"...



ÉTOILE FILANTE

C'était en 1906. J'achevais ma seconde année d'Ecole de Rome et j'aurais bien voulu en avoir une troisième. Je la demandai à Mgr Duchesne qui dirigeait alors l'école.

« Allez au ministère de l'Enseignement Supérieur, me répondit-il, faites votre demande ».

Au ministère, je fus reçu par un fonctionnaire très digne, déjà âgé et solennel : veston noir d'alpaga comme il s'en portait alors, manchettes et col empesé.

— Comment, monsieur, vous êtes agrégé depuis quatre ans et vous n'avez pas encore enseigné ? Vous avez manqué à tous vos devoirs.

— J'ai voulu travailler ; j'ai eu une bourse de doctorat de deux ans aux Hautes Etudes et je viens de passer deux ans à l'Ecole de Rome.

— Cela ne nous regarde pas, monsieur. Ce ne sont pas des savants, ce sont des pédagogues qu'il nous faut. Je ne puis vous offrir, monsieur, que des postes de début. Est-ce que par hasard, monsieur, vous traverseriez la mer ?

— Sans hésitation ; cela m'est déjà arrivé.

— Iriez-vous en Algérie, Monsieur ?

— Certainement et avec plaisir.

Une dizaine de jours après, une dépêche m'apporta ma nomination à Constantine.

Ce ne devait pas être pour bien longtemps. J'écrivis à Mgr Duchesne que j'étais enchanté de Constantine et allais me mettre à l'archéologie algérienne.

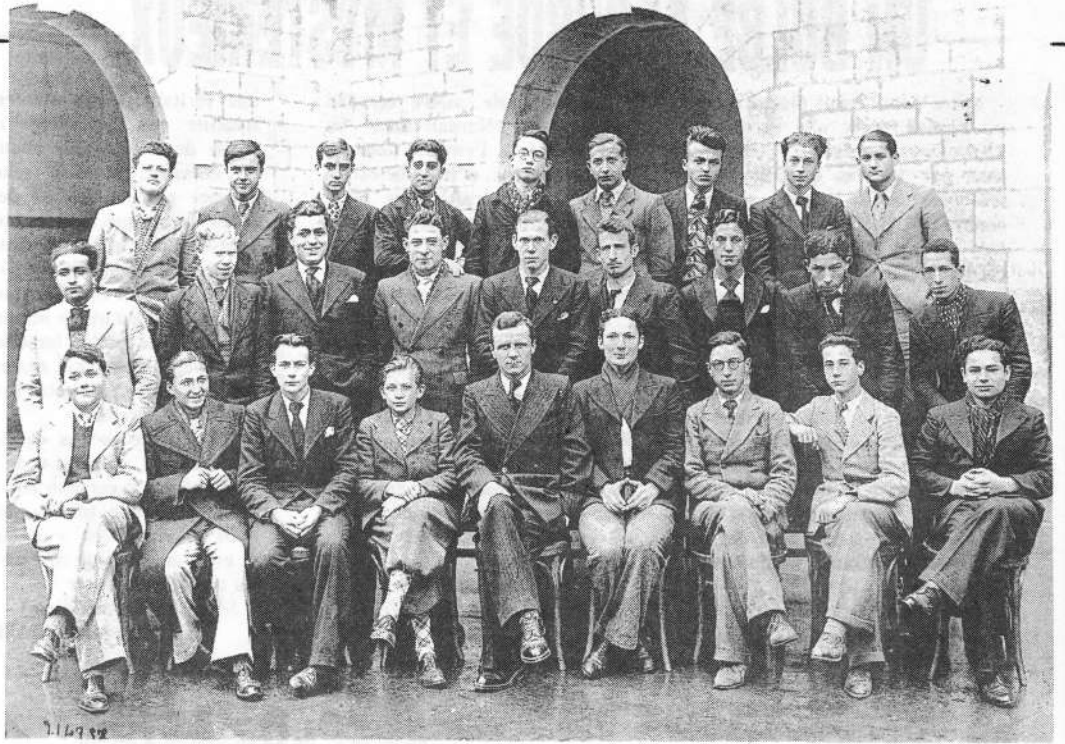
Réponse : Vous allez revenir à Rome pour faire votre mémoire ; je demande pour vous une bourse de voyage.

La bourse dut m'arriver vers la fin de novembre.

Tout en dissertant sur les Villenoviens et les Etrusques, je pensais, non sans quelque regret, à l'Algérie, au charme pittoresque de la Constantine d'alors et à ma classe où j'avais laissé des élèves intéressants.

A. Grenier

Inspecteur général des musées archéologiques d'Algérie †



Année 1936-37. De haut en bas et de gauche à droite : Bénini, René Hours, Jean Maniquaire, Gilbert Doukhan, Jacques Béranger, Mario Giannoni, Jean Tolla, Henri Aldorf, Brandet ; puis Haddoud, Mouloud Dib, Flosi, Guy Girard, Jean Bincaz, Hocine Haddab, Doumandji, Bachtarzi, Achiri ; puis Henri Meignien, René Lacombe, Michel Sadeler, Henri Jeanjean, M. Camboulines, Maurice Toutitou, Mangion, Crinquette et Henri Atlani.

JE COMPTE JUSQU'A TROIS...

Tout le monde connaît l'histoire de Mansour ben Mohamed ben Merzoug qui avait dû s'exiler pour avoir laché, en plein café maure, un bruit... naturel. Après vingt ans d'exil, Mansour revint chez lui, convaincu qu'on avait oublié son forfait. Aux abords du village natal, il vit, sur l'oued, un pont qu'il ne connaissait pas.

« Depuis quand est-il construit ? » demanda-t-il au premier passant venu. « Ma foi, répondit l'autre, je ne sais pas exactement... trois ou quatre ramadans après le bruit de Mansour »...

Notre condisciple Paul, lui aussi, eut son mémorable succès ; non pas au café maure mais en classe de sciences naturelles, chez M. Sarraute.

Célèbre par son aspect considéré comme quelque peu négligé, Paul était toujours premier grâce à une mémoire prodigieuse et une culture qui lui faisait déjà lire Appolinaire et Jules Romain dès 13 ou 14 ans.

Nous voilà donc assis tous deux, au fond de la salle de

classe, devant un pupitre qui débordait nettement sur l'allée. Nous allions avoir, au cours de l'heure suivante, composition de grec, et mes dictionnaires étaient posés à ma droite, sur le bord de la table.

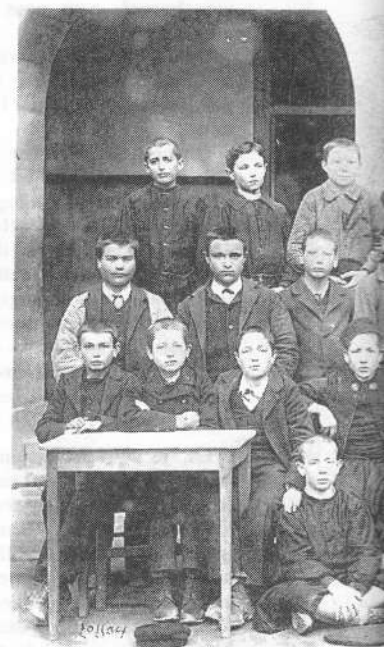
M. Sarraute, avec son accent rocailleux, expliquait je ne sais plus quoi quand Paul me poussa du coude et, à voix basse : « Débrie ! Je vais » me libérer ». Je compte jusqu'à trois ; à trois, fais tomber le dictionnaire ». J'exécutais fidèlement la manœuvre : on entendit choir le gros bouquin ; suivit un bruit... pneumatique qui fit s'interrompre M. Sarraute. Il se précipita sur nous et nous désigna la porte, dans un silence de mort entrecoupé de rires mal étouffés.

Bien longtemps après, Paul et moi nous sommes plusieurs fois rencontrés pour en rire encore. La dernière rencontre eut pour cadre Paris, en cours de démobilisation, en 1945.

Depuis, je suis devenu médecin ; lui journaliste et défenseur acharné de l'Algérie algérienne.

J.-E. DEBRIE.

• En 1931, fut édité chez Pierre Braham, imprimeur à Constantine, un ouvrage intitulé « Le Judaïsme nord-africain ». Il était l'œuvre du grand rabbin Maurice Eisenbeth, aumônier israélite du lycée.



La classe de Marcel Jeanjean. Malgré pas été possible de le faire identifier l'identité (il s'est signalé de façon app de Jean, qui — comme eux — fut élève garçons de Constantine : André, frère portait le même prénom que lui. Une



En haut en bas et de gauche à droite : Bénini, René Hours, Jean Maniquaire, Gilbert Branger, Mario Giannoni, Jean Tolla, Henri Aldorf, Brandet ; puis Haddoud, Guy Girard, Jean Bincaz, Hocine Haddab, Doumandji, Bachtarzi, Achiri ; puis Henri Mebe, Michel Sadeler, Henri Jeanjean, M. Camboullives, Maurice Toutitou, Mangion, Elilani.

LE TRÈS ÉNIGMATIQUE PETIT HÉRI

EN OCTOBRE 1903, j'entrai à la grande école de Tébessa — où mon père était receveur des Postes — dans la classe du directeur, le bon M. Duchet. Très vite, il s'aperçut que j'étais atteint d'une maladie incurable qu'on pourrait appeler *la graphomanie* : je dessinais tout le temps.

Le maître s'en entretint avec mon père qui suggéra alors de me faire suivre la voie qu'il aurait voulu suivre lui-même lorsqu'il était adolescent : pourquoï ne me dirigerait-on pas vers une école de dessin ?

M. Duchet explosa : " Ce serait la pire des erreurs ! Marcel peut faire mieux que ça. Culture générale d'abord ! Cette année, il passera son certificat d'études sans difficulté. En même temps, je vais lui faire faire sa classe de 6^e et le présenter à l'examen des bourses — et l'année prochaine, vous le mettrez au lycée de Constantine en cinquième A. Faites-lui donner des leçons particulières de latin et d'anglais par M. le Curé. Moi, je me charge des autres matières. "

Au cours de cette même année, je fis mes débuts dans... le journalisme. J'avais fait un beau dessin qui repré-

sentait la Fanfare municipale de Tébessa (elle comptait une trentaine d'exécutants) en train de défiler, bannière en tête, derrière le maestro signor Coppola, son chef dévoué.

Tous les musiciens étaient " ressemblants " : on les identifiait sans peine, chacun avec son instrument. Le journal local : *L'Avenir de Tébessa* publia mon œuvre. J'avais fièrement signé : Marcel Jeanjean — 11 ans. C'était la première fois que j'étais " imprimé " !...

Là-dessus, ayant réussi à l'examen des Bourses, j'entrai en 5^e A au lycée de Constantine.

J'ai gardé un bon souvenir de mes six ans d'internat. Quelques-uns de mes professeurs étaient de jeunes agrégés frais émoulus de la rue d'Ulm, et leur enseignement était de qualité. Je me fis au lycée d'excellents camarades parmi lesquels, hélas ! la guerre, quelques années plus tard, fit une hécatombe.

De ceux qui ont survécu, j'ai retrouvé quelques-uns dans la vie : médecins, magistrats, avocats, fonctionnaires, industriels... Un de mes aînés

• En 1931, fut édité chez Pierre Braham, imprimeur à Constantine, un ouvrage intitulé « Le Judaïsme nord-africain ». Il était l'œuvre du grand rabbin Maurice Eisenbeth, aumônier israélite du lycée.

JUSQU'À TROIS...

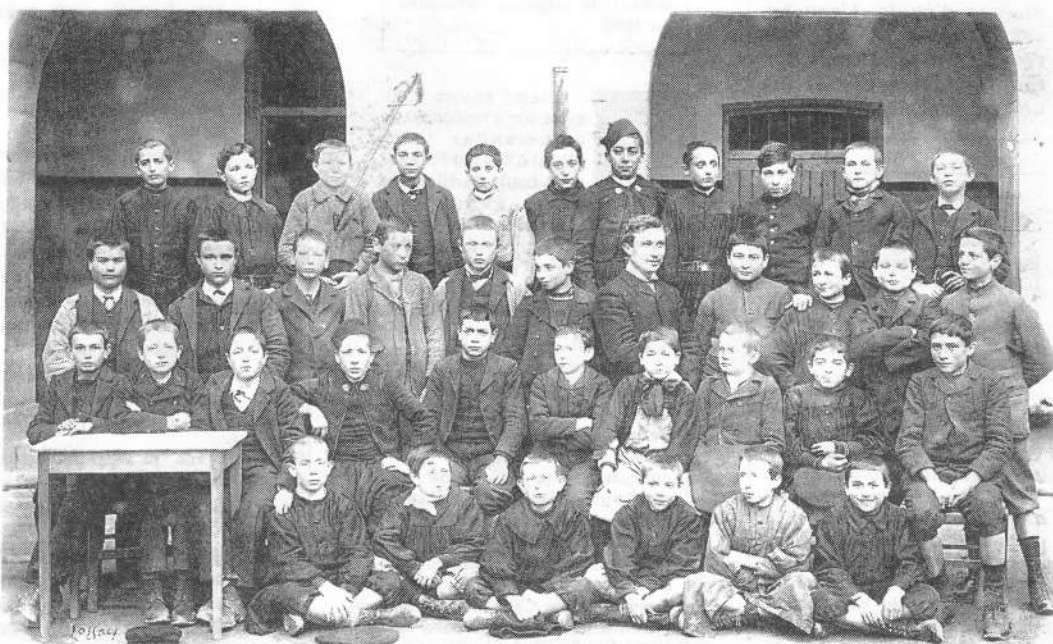
classe, devant un pupitre qui débordait nettement sur l'allée. Nous allions avoir, au cours de l'heure suivante, composition de grec, et mes dictionnaires étaient posés à ma droite, sur le bord de la table.

M. Sarraute, avec son accent rocailleux, expliquait je ne sais plus quoi quand Paul me poussa du coude et, à voix basse : « Débrise ! Je vais " me libérer ". Je compte jusqu'à trois ; à trois, fais tomber le dictionnaire ». J'exécutais fidèlement la manœuvre : on entendit choir le gros bouquin ; suivit un bruit... pneumatique qui fit s'interrompre M. Sarraute. Il se précipita sur nous et nous désigna la porte, dans un silence de mort entrecoupé de rires mal étouffés.

Bien longtemps après, Paul et moi nous sommes plusieurs fois rencontrés pour en rire encore. La dernière rencontre eut pour cadre Paris, en cours de démobilisation, en 1945.

Depuis, je suis devenu médecin ; lui journaliste et défenseur acharné de l'Algérie algérienne.

J.-E. DEBRIE.



La classe de Marcel Jeanjean. Malgré toutes nos recherches — notamment auprès des maisons d'édition — il n'a pas été possible de le faire identifier parmi ses camarades. Le seul de ses condisciples dont nous connaissons l'identité (il s'est signalé de façon apparente), est Emile Soubriillard, père de notre camarade Robert et grand-père de Jean, qui — comme eux — fut élève d'Aumale. Mieux encore ! Trois autres Soubriillard furent élèves du lycée de garçons de Constantine : André, frère d'Emile ; Edouard, cousin germain des deux précédents, ainsi que son fils qui portait le même prénom que lui. Une belle dynastie !... Qui dit mieux ?

Il aura fallu, à la plupart d'entre nous, que passe plus d'un demi-siècle avant de découvrir (grâce à Jean Meyer) que Marcel Jeanjean, illustrateur de talent qui enlumina Villon, les auteurs médiévaux et Rabelais — outre maints ouvrages consacrés à l'aviation — avait été élève dans notre bahut. Dessinateur et homme de lettres. On en jugera par le texte, ci-dessous, de celui qui sut manier la plume aussi bien pour écrire que pour dessiner.

LE TRÈS ÉNIGMATIQUE PETIT HÉRITIER DU PAVILLON NOIR...

EN OCTOBRE 1903, j'entrai à la grande école de Tébessa — où mon père était receveur des Postes — dans la classe du directeur, le bon M. Duchet. Très vite, il s'aperçut que j'étais atteint d'une maladie incurable qu'on pourrait appeler *la graphomanie* : je dessinais tout le temps.

Le maître s'en entretint avec mon père qui suggéra alors de me faire suivre la voie qu'il aurait voulu suivre lui-même lorsqu'il était adolescent : pourquoi ne me dirigerait-on pas vers une école de dessin ?

M. Duchet explosa : *"Ce serait la pire des erreurs ! Marcel peut faire mieux que ça. Culture générale d'abord ! Cette année, il passera son certificat d'études sans difficulté. En même temps, je vais lui faire faire sa classe de 6^e et le présenter à l'examen des bourses — et l'année prochaine, vous le mettez au lycée de Constantine en cinquième A. Faites-lui donner des leçons particulières de latin et d'anglais par M. le Curé. Moi, je me charge des autres matières."*

Au cours de cette même année, je fis mes débuts dans... le journalisme. J'avais fait un beau dessin qui repré-

sentait la Fanfare municipale de Tébessa (elle comptait une trentaine d'exécutants) en train de défiler, bannière en tête, derrière le maestro signor Coppola, son chef dévoué.

Tous les musiciens étaient "ressemblants" : on les identifiait sans peine, chacun avec son instrument. Le journal local : *L'Avenir de Tébessa* publia mon œuvre. J'avais fièrement signé : Marcel Jeanjean — 11 ans. C'était la première fois que j'étais "imprimé" !...

Là-dessus, ayant réussi à l'examen des Bourses, j'entrai en 5^e A au lycée de Constantine.

J'ai gardé un bon souvenir de mes six ans d'internat. Quelques-uns de mes professeurs étaient de jeunes agrégés frais émoulus de la rue d'Ulm, et leur enseignement était de qualité. Je me fis au lycée d'excellents camarades parmi lesquels, hélas ! la guerre, quelques années plus tard, fit une hécatombe.

De ceux qui ont survécu, j'ai retrouvé quelques-uns dans la vie : médecins, magistrats, avocats, fonctionnaires, industriels... Un de mes aînés

— j'étais en 4^e quand il était en 1^{er} — fit une belle carrière : il devint... le maréchal Juin.

Au cours de ces six années, il m'arriva une bien méchante aventure. J'étais en 4^e et, bien entendu, toujours affligé de la maladie du dessin "hors programme" (1). Les professeurs, en général, me servaient de modèle plutôt que les bustes de plâtre.

Cette fois-là, j'avais fait un dessin que j'envoyai, à tout hasard, à un journal d'enfants dont j'ai oublié le titre, que publiaient, à Paris, les éditions Offenstadt.

J'obtins une réponse favorable où l'on m'offrait 3 francs pour mon dessin. On me demandait de donner mon accord au plus tôt.

Que faire ?... Toute la classe fut vite "dans le coup".

— *"Ils se moquent de toi, disaient les uns, ce n'est pas payé ! ce sont des radins !..."*

— *"Accepte toujours ça ! conseillaient les autres. 3 francs, ça te fera un croissant de deux sous chez le concierge, tous les jours pendant un mois !"*

Il fallait en finir : on décida de prendre pour arbitre le surveillant d'étude, un garçon sympathique qu'on aimait bien — et dont le jeune frère était élève avec nous.

— *"Demande-leur 5 francs ! trancha-t-il. Et tiens bon !"*

J'écrivis, quasiment sous sa dictée. Un externe mit la lettre à la poste car, au lycée, l'adresse eût éveillé les soupçons du proviseur qui flairait de près toute la correspondance.

Quelques jours plus tard, je fus appelé chez "Zéphyrin" (c'était le prénom du proviseur). Il tenait à la main une lettre dont je reconnus tout de suite l'inquiétante origine. La première était passée, mais la seconde se heurtait au barrage.

— *"Qui est-ce qui vous écrit des Editions Offenstadt ?"* me demanda-t-il, le nez sur l'enveloppe car il était myope comme une taupe. Je bredouillai n'importe quoi.

— *"Nous allons voir !..."* Il brandit son coupe-papier et ouvrit la lettre devant moi.

— *"Un journal ! fulmina-t-il. Voilà que les élèves du lycée écrivent dans les journaux, maintenant !... Vous serez collé JUSQU'A NOUVEL*

ORDRE !" Et il garda la lettre tandis que je sortais de son bureau, l'oreille basse.

L'affaire Offenstadt était terminée, et je restai sept dimanches sans sortir. Il fallut une réclamation de mes parents pour obtenir ma grâce.

La gravité de la sanction peut étonner. Elle s'explique par un singulier contexte historique.

Si M. Zéphyrin Busquet — proviseur du lycée de Constantine en ce temps-là — avait, des journalistes, une peur viscérale, c'était parce que, peu de temps auparavant, il avait eu sur le dos une affaire épouvantable qui l'avait rendu amer et apeuré pour le restant de ses jours...

La France venait de remporter, au Tonkin, une victoire difficile contre les "Pavillons Noirs". Le chef avait été fait prisonnier par nos troupes et on l'avait expédié en résidence forcée à... Constantine. Afin que son fils ne lui succédât point, on lui fit emmener avec lui.

Lorsque le jeune héritier eut atteint l'âge des études, le papa-Tonkinois le mit pensionnaire au lycée. Tout alla bien jusqu'au moment où... la lingère s'étonna devant certaines traces assez inattendues sur le linge de corps d'un garçonnet. Elle alerta le proviseur.

Le gamin aux yeux bridés était... une fille !... Le malin Asiatique avait laissé son fils au pays, et, comme rien ne ressemble plus à un jeune Tonkinois qu'une jeune Tonkinoise, il avait substitué l'une à l'autre.

L'affaire était sérieuse. Il y eut des interpellations à la Chambre. La presse s'empara de l'aubaine et tout le monde, finalement, tomba à bras raccourci sur le "lampiste" : "... ce proviseur qui", "ce proviseur que..."

Le pauvre Zéphyrin en fut traumatisé jusqu'aux moelles... Cela s'était passé un an avant mon entrée au lycée. C'était donc tout récent.

Et voici qu'enfin il en tenait un, de ces journalistes maudits : c'était un élève de 4^e :

— *"Allez ouste !... Réclusion à perpétuité !..."* Le lampiste "se vengeait..."

1. Naturellement, je n'ai jamais eu que de très mauvaises places en classe de dessin...

erre
tan-
Le
Il
bin
nier



jean. Malgré toutes nos recherches — notamment auprès des maisons d'édition — il n'a pu identifier parmi ses camarades. Le seul de ses condisciples dont nous connaissons le nom (de façon apparente), est Emile Soubrillard, père de notre camarade Robert et grand-père de... fut élève d'Aumale. Mieux encore ! Trois autres Soubrillard furent élèves du lycée de... André, frère d'Emile ; Edouard, cousin germain des deux précédents, ainsi que son fils qui fut élève de lui. Une belle dynastie !... Qui dit mieux ?

LE TABAC EN QUESTION

Au temps de notre studieuse jeunesse, on nous apprit que le tabac avait été importé — des Amériques en France — par Jean Nicot ambassadeur de Catherine de Médicis, qui avait parcouru le Monde à la recherche d'un remède apte à calmer les migraines de sa souveraine.

On découvrit ensuite — avec une certaine jubilation — que c'est un moine gascon (flibustier occasionnel) du nom d'André Thevet, qui ramena, plus tard, en France, des grains de tabac et les cultiva dans son monastère de Clairac. A n'en pas douter, le bonhomme dut consommer, en catimini, son "herbe à Nicot" avec quelques comparses initiés ; et, bien sûr, à l'insu de la hiérarchie et du Père Supérieur...

On pouvait donc invoquer de dignes prédécesseurs lorsque, le jour venu, on franchissait le pas qui nous consacrait membre actif de la confrérie des "grilleurs de sèches", à condition d'observer certains rites propres aux plus antiques manifestations de cultes interdits.

Certes, sous la Troisième République, l'Inquisition ne sévissait plus, et le régime de Marianne ne menaçait pas (encore), de perte des droits civiques, les consommateurs de tabac dans les lieux publics. Les interdits de l'espèce ne figuraient que dans les règlements intérieurs de certains établissements assez... fermés : casernes, lycées et collèges, prisons. Le "Bahut" constituait, ainsi, un territoire où l'usage du tabac en général, de la cigarette en particulier, était interdit aux élèves, même aux phases dites de récréation.

Effet fatal — commun à toute mesure de prohibition — la cigarette était devenue, dans ce cadre austère, le "fruit défendu" qui appelait de ses charmes pervers tout adolescent normalement constitué, dès qu'il se sentait pousser du poil au-dessus des lèvres.

Le problème était de consommer la chose sans se faire repérer ni pincer. Et difficile à camoufler était bien cette incontournable fumée qui trahissait inmanquablement un feu, même en combustion lente. Et cette sacrée fumée, pas question de l'avaler complètement (comme on l'aurait fait d'un message secret), de la fourrer dans sa poche, sous sa chemise ou dans sa manche, sous un pupitre ou dans l'encrier, sous le pied ou dans le trou d'un mur... Ah ! un mur !... ça peut être un coin discret, plutôt un recoin, protégé des regards et pas trop fréquenté...

Les "vécés", c'était du folklore, surtout avec leurs demi-portes indécentes qui les auraient fait ressembler — en cas de... déviation d'usage — à une batterie de canons grillant des brochettes !

En fouinant et furetant dans les couloirs et galeries entourant la vieille cour du Bahut, on avait découvert un réduit où, depuis d'anciens travaux, étaient encore entreposés des sacs de ciment presque vides. Hélas ! l'endroit finit par empestier, en répandant alentour de traîtres effluves... Puis ce fut un dessous d'escaliers menant vers le sous-sol, un espace encombré de vieilles planches ; jusqu'au soir où cela faillit provoquer un appel aux sapeurs-pompier...

On crut, un jour, avoir enfin trouvé notre Pérou sous la forme d'un dépôt de carrelages destinés à des réfections : il suffisait de disposer quelques carreaux d'une certaine façon, dans chaque pile, pour aménager des petites caches qui se révélaient idéalement discrètes, dans l'ombre ambiante. Hélas ! les rondes assidues des surveillants et leurs soudains ratissages sous la houlette d'un féroce "surgé" (non-fumeur, bien entendu), grignotaient inlassablement l'espace de nos "réserves"... Le plus triste, c'était d'en être réduit à consommer en solo, comme des traqués, alors que le plaisir se doublait quand on pétunait entre copains !

Il ne nous resta plus que la vieille tactique de dispersion des "rebelles" sur tout leur territoire, avec la pratique d'une sorte d'alternance où les "tireurs" se déplaçaient d'un lieu à un autre, sous la protection des "choufs" chargés de signaler, à distance, tout mouvement suspect des argousins de service...

Mais, comme ça nous démangeait fort de nous exprimer, on exhuma — à point — la proclamation de foi d'un digne auteur classique du XVII^e siècle, qui avait dû — lui aussi — braver le même interdit.

*Quoi qu'en dise Aristote et sa docte cabale,
Le tabac est divin, il n'est rien qui l'égale !*

Thomas CORNELLE ("Le Festin de Pierre").

Et, par défi, on en placarda une série d'affichettes, ça et là dans le Bahut...

Guy ROQUE.



VESTIGE

Jean-Paul Spina — un des derniers « marie-louise » à avoir fréquenté le lycée d'Aumale avant 1962 — a retrouvé, chez sa mère née Alice Sardou (ancienne de Laveran), ce « bulletin d'honneur » datant de 1906, attribué à l'un de ses ascendants par le proviseur de l'époque, Zéphyrin Busquet. Parmi ses reliques familiales, figurent également un arrêté rectoral du 8 octobre 1904 nommant M. Salvator Spina professeur de chant au lycée et une photographie de l'orchestre symphonique de l'établissement, prise en 1913, que nous aurons l'occasion de faire paraître dans un numéro à venir des « Bahuts du Rhumel ». Petits détails... l'un géométrique : les dimensions réelles du bulletin ci-dessus sont de 207 millimètres sur 165 ; l'autre typographique : le bulletin a été mis sous presse au 5, rue d'Orléans à Constantine chez MM. Marle et Audrino, possesseurs d'une « imprimerie à vapeur ».

• Au début des années 90 — entendre à la fin du XIX^e siècle — fonctionnaient, au lycée, sur le temps des récréations et des études, jusqu'à trois classes de retenue où les punis écrivaient sous la dictée des maîtres d'étude. L'eau faisait souvent défaut dans l'établissement et trois dor-toirs étaient desservis par une seule chaise percée...

• Gaston DERRIEU. — M. Hauvet père (que l'on voit en page 1 du numéro 4 de notre bulletin) était non seulement professeur d'histoire-géographie en série B, mais encore enseignait le français aux sixième-A. J'ai eu son fils Lucien comme professeur débutant de sciences naturelles en 1909.

• Quelle ou quel sera la ou l'aimable courageux qui : — habitant Paris ou sa banlieue, retrouvera, à la Bibliothèque Nationale de la rue de Richelieu, l'ouvrage relatif au lycée de garçons de Constantine paru au début du siècle ;

— habitant les Yvelines, retrouvera aux Archives des périodiques à Versailles, les deux numéros de « La Dépêche de Constantine » relatant, en 1942, le « baptême » des lycées Laveran et Aumale ?

Puis, si elle ou il se laisse prendre au jeu de la compilation, cherchera ensuite tel ou tel reportage de distribution des prix dans l'un ou l'autre établissement, relaté par le même journal.

Merci d'avance, avec prière de tenir la rédaction des « Bahuts du Rhumel » au courant du succès remporté.



Il reste encore quelques pin's lycéens. Les commander (25 F pièce) à Michel Sadeler ou à Louis Cartoux. En hâte, avant que s'épuise le stock d'insignes réalisés à la main d'après un dessin original de Jo Pozzo di Borgo, notre président d'honneur.

• Blandine BENEFIGE née Cavalié. — Bravo à mon amie de pension Renée Fleck-Alaïe pour sa bonne mémoire ! Je complète une partie de la photographie représentant l'internat de Laveran en 1848-49. Au premier rang, le deuxième « point d'interrogation » est Andrée Couty, juste avant Danièle Cavalié dont le prénom faisait défaut dans la légende. Au cinquième rang, entre Lydie Roque et Joséphine Gallo, doit se trouver Michèle Marty. J'ai été interne à Laveran de la septième à la troisième, entre 1944 et 1949.

LAVERAN INTERNE ET (SAGEMENT) DOMINICAL

Chaque dimanche matin, le bloc sans faille qu'avait constitué l'internat de Laveran tout au long de la semaine se trouvait scindé en trois.

Les unes partaient passer une journée de liberté avec — et chez — leur correspondant : une journée familiale, presque comme à la maison.

D'autres se résignaient à attendre — plus maussadement que sagement — la promenade de l'après-midi.

D'autres enfin — dont j'étais — se faufilaient, dès le matin, à travers les petites rues si typiques des "Galettes".

• M. Escarry, enseignant de mathématiques au lycée, à la fin du siècle dernier — il eut notamment, parmi ses élèves, les célèbres frères Mercier — devenu professeur après qu'on ait découvert les aptitudes exceptionnelles dont il était doué, avait commencé à gagner sa vie comme berger au Pays Basque.

Tout au long du court et pittoresque trajet, retentissaient le martellement des frappeurs de cuivre et les cris familiers des marchands de tissus brochés suspendus à la devanture de minuscules boutiques. L'air fleurait bon les épices, la friture, le miel et l'encens.

Rue Sérigny — au cœur de ce caravansérail oriental et mahométant — la petite chapelle des pères Jésuites nous accueillait, hâvre de paix fraternelle qui permettait un recueillement total.

On y entendait la messe, et je me souviens encore — avec une douce émotion — du chant que nous entonnions après "Ite missa est" :

Seigneur-eur Jésus, nous vou-ous prions
Pour tous nos chers compagnons :
Les étudiants, tous ceux qui sont
Rentrés à la-a Maison...

L'après-midi du dimanche (du jeudi aussi), nous partions, en rang par deux, pour la promenade. Manteau marine en hiver, jupe plissée marine et corsage blanc dès le printemps, socquettes et souliers plats... bérêt en toutes saisons.

Nous allions soit au Coudiat, soit vers le boulevard de l'Abîme, soit au monument aux Morts — ma sortie préférée.

Nous y apercevions messieurs les lycéens d'Aumale, et cette relative proximité embrasait nos cœurs. Nous fredonnions alors, sans écho car les oreilles lointaines de nos binômes masculins restaient sourdes à notre plainte :

Lycéenne c'est notre nom.
Nous ne voulons pas de surnom.
Nous sommes les bien-aimées
Des potaches du lycée,
Et, quand nous les rencontrons,
Avec joie, nous leur disons :
" Nous vous aimons sans exception ".
Caraman, c'est la promenade
De nos chers lycéens ;
La casquette sur l'oreille,
Le regard malicieux,
Ils n'ont pas leur pareil
Pour nous faire les doux yeux...

Au retour de ces bonnes marches et avant l'étude du soir, nous envahissions le réfectoire où, pour accompagner notre goûter, nous attendaient de grosses bouilloires de thé.

Charlette CIRET-NOBLET.

ONDINES

Année scolaire 1937-1938. Dans la cour du lycée de la rue Clemenceau, les Ondines de l'O.L.C., tous groupes confondus : « Ablettes » de Janine Landi-Bénos, « Cyprins » d'Huguette Truphy, « Anémones » de Jacqueline Gibault, « Triton » de Maddy Battino, « Méduses » de Claudine Toulouse, arborant sur leur maillot l'insigne aux trois lettres stylisées. Il ne manque, sur le cliché — photocopie de photocopie, d'où la mauvaise qualité du document — que Mlle Rouzière, présidente.



INCITATIONS EDITORIALES

• Suite de la page 1

Filles de Laveran,
Au sein des vieilles pierres,
Faites retour arrière,
Jeunesse buissonnière !
Narrez, en souriant,
Durs ou tendres moments
Vécus au cœur à cœur,
Elèves-professeurs.

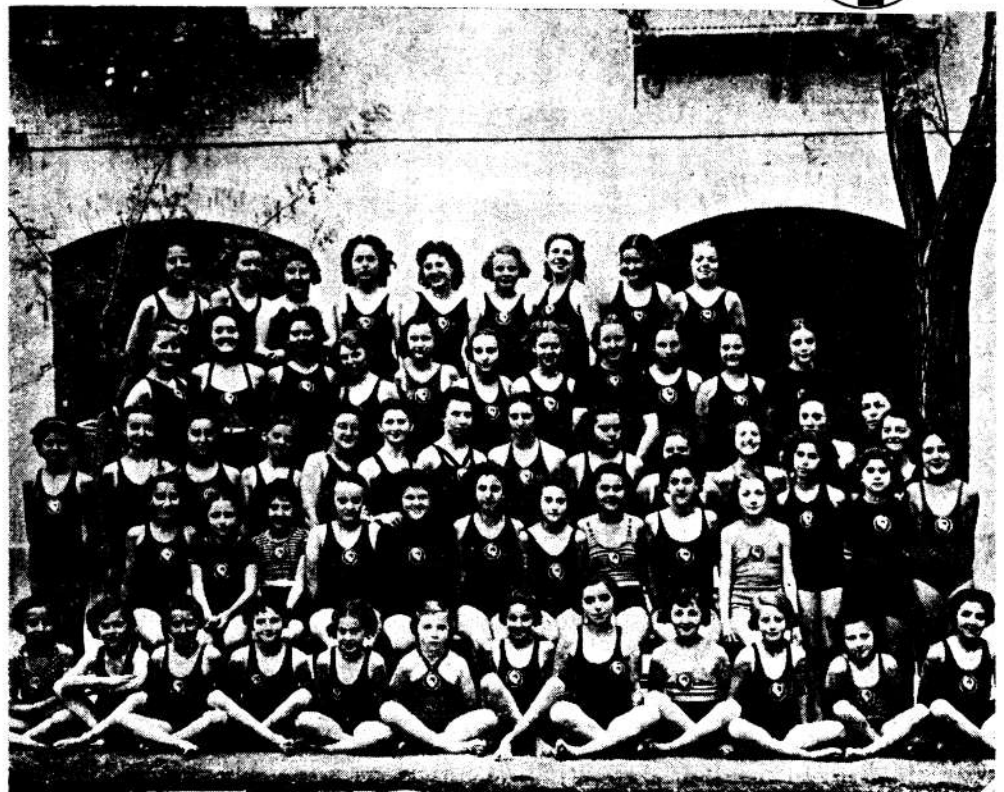
Filles de Laveran,
Pour vos petits-enfants
Qui n'ont pas vu grandir
Mamie ou Mère-grand ;
Pour les copains clopant
D'il y a cinquante ans,
Bien vite, il faut écrire
Vos souvenirs d'antan...

Quand un vieux son de cloche
Que l'hiver effiloche
Vous rappelle autrefois ;
Quand, soudain, il fait froid
Au fond du cœur qui rêve,
Chantez-nous, filles d'Eve,
Filles de Laveran,
L'air bleu de vos printemps.

LES BAHUTS.

(Note de la rédaction)

Et vous, messieurs les mâles
— Autrefois pleins d'allant,
Aujourd'hui somnolants —
Fils d'Adam et d'Aumale,
Tremplant dans votre tête
Pleine d'encre violette
Des plumes désuètes,
Racontez vos quinze ans !...



UN AUTRE DUC D'AUMALE

• Suite de la page 1

deux siècles de gloire ininterrompue depuis Rocroi.

Mais l'exilé n'a jamais trop d'occupations. Le prend, alors, cette passion très vive et très patiente, chercheuse infatigable, celle des livres qui le conduit à participer aux travaux du premier club de bibliophilie de Londres. Il y est très apprécié et publie pendant près de dix ans une série d'études d'érudition :

— Notes sur deux petites bibliothèques françaises du XV^e siècle (1854).

— Notes et documents relatifs à Jean, roi de France et à sa captivité en Angleterre (1856).

— Nouveaux documents relatifs à Jean, roi de France (1858).

— Inventaire de tous les meubles du cardinal Mazarin (1861).

L'union de l'histoire militaire et de l'érudition permet, en 1859, avec « *Alésia, étude sur la 7^e campagne de César en Gaule* », de trancher un problème archéologique qui divisait le monde des spécialistes : celui de l'emplacement de l'Alésia. Le choix argumenté du duc d'Aumale en faveur d'Alise-Sainte-Reine, près de Semur, se trouvera confirmé par les fouilles entreprises quelques années plus tard.

Mais sa grande œuvre, celle à laquelle il ne consacra pas moins de quarante ans, reste « *L'Histoire des princes de Condé* ».

Elle le sollicitait à plus d'un titre. Le nom même des Condé n'était-il pas entré dans sa propre famille, où il devait être porté par son fils aîné mort en 1866 au cours d'un voyage lointain ? Le duc d'Aumale n'était-il pas littéralement fasciné par le grand Condé, cette grande figure au nez d'aigle, au regard calme et intrépide qui avait inspiré, à Bossuet lui-même, une forme d'éloquence inconnue avant lui ?

Comment raconte-t-il l'Histoire ? En homme qui a fait la guerre, qui a été mêlé — quelquefois malgré lui — à la vie politique. Il y met l'expérience et l'érudition mais non la passion. Les derniers volumes de l'ouvrage sont publiés de 1886 à 1896.

Ils consacrent la réputation de l'historien et ses dons « *d'entraînante narration* » que l'Académie Française avait reconnus dès 1871 en l'élisant, par 28 voix sur 29 votants, au 21^e fauteuil devenu vacant au décès du comte de Montalembert.

Il est reçu sous la Coupole, le 3 avril 1873 — quoi de plus naturel — par Cuvillier-Fleury, celui-là même qui, dès 1827, fut son précepteur au collège Henri-IV, resta, vingt ans durant, le confident attentif et l'accueillera en ces termes : « *L'Académie a reconnu en vous un disciple heureux de la grande éducation classique... Les lauréats du Concours Général deviennent facilement les nôtres ; vos médailles vont retrouver leurs couronnes... L'Académie vous désirait pour elle et pour vous... Elle vous reçoit avec une cordialité confiante comme un hôte attendu...* »

A partir de cette même époque, le duc d'Aumale, châtelain de Chantilly, s'investit totalement dans son rôle de mécène, de « bienfaiteur » comme le disent, non sans une indulgente ironie, ses parents qui voient ses largesses éclectiques les frustrer de sa riche succession.

Il fait reconstruire le grand château dans le style de la Renaissance. Les travaux durent de 1876 à 1882.

Les achats d'œuvres d'art se succèdent : collection des portraits du duc de Sutherland, tableaux de Giotto (La Mort de la Vierge), Polajuollo, Boticeilli (L'Automne), Poussin, Ingres rejoindront bientôt le roi des manuscrits, les « *Très riches heures* » du duc de Berry, découverts

près de Gènes et acquis en 1855.

Combien de visiteurs illustres ont retracé les fastes de Chantilly dont l'hôte éminent, exégète averti, est aussi, depuis 1880, membre de l'Académie des Beaux arts ! L'impératrice Elisabeth d'Autriche, le grand-duc Vladimir, François II de Naples y apprécient tout à la fois le palais avec son mobilier, sa parure d'art et d'histoire, son musée plein d'allégresse et de vie « *ce domaine de l'idéal* ».

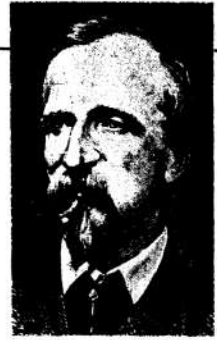
Le duc d'Aumale décide pourtant, le 3 juin 1884, de faire don de Chantilly à l'Institut de France, s'en réservant l'usage, sa vie durant, pour parfaire son œuvre avec la conviction d'avoir accompli une mission nationale.

Après son second exil (1886-89), il poursuit cette mission avec une même passion où le bibliophile le dispute à l'amateur d'œuvres d'art.

Le musée s'enrichit de tableaux de Filipino Lippi (Esther devant Assuerus), de Corot (Le Concert champêtre), de la série des portraits dits de Clouet.

La bibliothèque reçoit de nouveaux livres : le psautier de la reine Ingeburge, le bréviaire de Jeanne d'Evreux, le livre d'heures d'Etienne Chevalier.

Viennent également



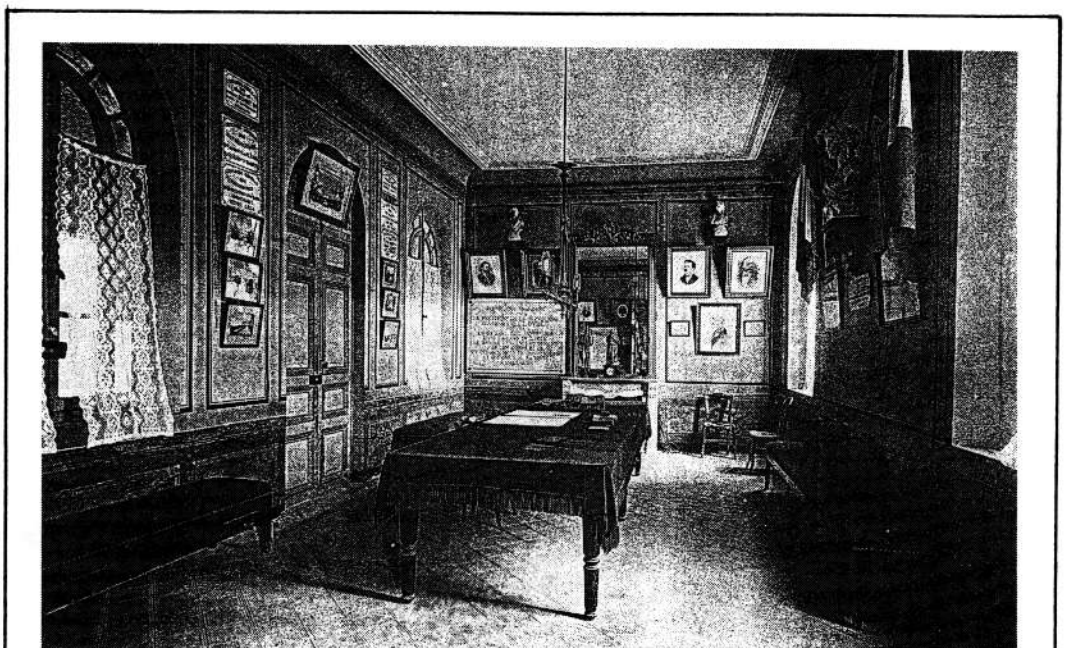
prendre place — et comment s'en étonner — des trophées africains, la tente d'Abd-el-Kader et, ultime acquisition en 1897, l'année même de la mort du duc d'Aumale, un portrait de l'émir, peint à Constantinople en 1864.

En léguant à l'Institut le château reconstruit et le domaine des Condé constamment embelli, le triple académicien (depuis 1889, il était également membre de l'Académie des Sciences morales et politiques) entendait honorer une des plus hautes émanations du génie français.

N'est-ce, donc, pas un juste retour des choses si, en 1942, la France — soucieuse de perpétuer ce même génie dans les départements français d'Algérie — a choisi le duc d'Aumale comme parrain du lycée de garçons de Constantine ?

Pouvait-elle désigner un ambassadeur qui l'eut mieux servi, un parrain plus attaché aux enseignements publics que ne l'était cet ancien élève du collège Henri IV ?

Jean-Dominique FOATA



Le parloir du lycée de garçons après son inauguration en 1902. Outre le portrait des chefs d'établissement successifs, ses murs étaient couverts de glorieux trophées glanés par les brillants lauréats du Concours Général.

LE REPAS DES ANCIENS

(le 14 mars 1993 à MASSY- 91300)

- - - - -

En région parisienne au début du printemps,
Nous sommes invités au repas coutumier,
Afin d'y retrouver des amis de longtemps
Avec leurs souvenirs qu'on ne peut oublier.

Et ce fut un dimanche assez exceptionnel
Puisque réunissant autour de grandes tables
Des anciens lycéens et notre ami Michel
Qui trouva pour chacun des propos fort aimables.

Puis il prit le micro au début du repas
Remerciant les présents, il dit son émotion
Pour tous nos disparus, partis au son du glas;
Minute de silence en signe d'affection.

Il rappela aussi que pour l'indifférent,
Laisant l'invitation sans suite positive,
C'est à la courtoisie un certain manquement
Pouvant décourager toute autre initiative.

Le discours terminé, ce fut une ovation
Traduisant la confiance en notre Président;
Puis chacun étudia avec grande attention
Le menu présenté et son assortiment.

La gamba remplaça la crevette de Bône,
A défaut d'ingrédients, sa chair en était fade.
La salade aux anchois, qui ne plut à personne,
N'avait rien de commun avec notre "anchofade".

Par contre le gigot et sa présentation
Furent très appréciés, rappelant le pays;
Encore que l'agneau ne fut d'importation;
Ni même cuisiné, grillé en méchoui.

L'assiette des desserts fit l'unanimité,
Par sa préparation et sa délicatesse;
Terminant un repas et sa modernité
Ayant pour chaque met recherché la finesse.

Allant de table en table auprès des négligents
Janine ainsi perçut chaque cotisation,
Avec son franc sourire et des remerciements
Au nom du trésorier de notre association.

Après un tel repas, le café dégusté,
L'"ancien" conta l'exploit qu'il gardait en mémoire.
Au moment du départ chacun fut invité
A revoir Orléans et les bords de la Loire.

Robert SANDRAL-LASBORDES

UN PEU D'HUMOUR NOIR.....

(Extrait du guide pratique des Associations, Page 37, Paragraphe H)

"En conclusion de ce chapitre relatif aux droits et aux obligations des membres d'une Association"
"il m'a paru "amusant" de reproduire le texte ci-dessous que j'ai trouvé dans les "Dernières "
"Nouvelles d'Alsace"-édition du 10 Janvier 1980:"

"
"

"

DIX MOYENS DE TUER UNE ASSOCIATION.....

"ET C'EST QUASIMENT SCIENTIFIQUE"

L'INDIFFÉRENT

"1°) N'allez pas aux réunions. Si vous y allez, arrivez en retard."

"2°) Critiquez toujours le travail des Dirigeants et des membres actifs."

"3°) N'acceptez jamais de responsabilités car il est plus facile de critiquer que de réaliser."

"4°) Fâchez-vous si vous n'êtes pas membre du comité; si vous en faites partie, ne venez pas aux "
"réunions ou si vous y venez ne faites aucune proposition."

"5°) Si on vous demande une opinion sur un sujet, répondez que vous n'avez rien à dire."

"6°) Après la réunion, dites à tout le monde que vous n'avez rien appris ou bien dites comment "
"les choses auraient dû se faire."

"7°) Ne faites que ce qui est absolument nécessaire mais quand les autres retroussent leurs "
"manches, plaignez vous que l'association est dirigée par une clique."

"8°) Payez votre cotisation le plus tard possible."

"9°) Ne vous souciez pas d'amener de nouveaux adhérents."

"10°) Plaignez-vous qu'on ne publie presque jamais rien sur ce qui vous intéresse mais "
"surtout n'envoyez jamais d'article, ne faites jamais de suggestions, ne recherchez pas "
"l'amélioration..."

Extrait adressé par Jo POZZO DI BORGIO.